

Tragédie norvégienne sur les bords d'un fjord

Claude Baqué met en scène *la Dame de la mer*, pièce du dramaturge norvégien Henrik Ibsen avec la chanteuse Camille, qui fait de sa fragilité un atout, dans le rôle-titre.

Contrairement à *la Maison de poupée*, l'une des pièces les plus connues et montées d'Ibsen, *la Dame de la mer* est peu représentée sous nos latitudes moins polaires. Rendons grâce à Claude Baqué de s'être attelé à la double tâche de (re) traduire cette pièce et de la monter pour nous donner à entendre le bouillonnement intérieur de la langue d'Ibsen, son à-propos et sa pertinence qui font du personnage féminin la figure centrale de ce drame.

Quelque part au bord d'un fjord, nous sommes en Norvège à la fin du XIX^e siècle, une famille recomposée: l'époux (Didier Flamand), ses deux filles (Marion Bottollier et Ophélie Clavie) et sa nouvelle et jeune épouse (Ellida), qui souffre d'accès mélancoliques depuis

la perte de leur enfant. Ce mal mystérieux, cette souffrance intérieure, elle tente de l'oublier en plongeant, chaque matin, dans les eaux profondes du fjord dont les reflets étranges renferment son secret: celui d'amours lointaines avec un jeune marin dont le fantôme revient hanter la jeune femme dans son sommeil.

Claude Baqué emporte le spectateur jusqu'au bout de cette aventure où l'intrigue se joue les pieds dans l'eau, physiquement. Le plateau n'est rien d'autre qu'un bassin où se meuvent les personnages dans un clapotis permanent, imprimant une musicalité étrange, qui amortit les déplacements et fait résonner étrangement les voix des acteurs. On se laisse bercer par les lignes mélodiques surgies de l'eau, les passages, remar-

quablement chantés dans la langue d'Ibsen par Camille qui, dans sa robe de sirène carmin, incarne le personnage encore de manière inégale mais qui ne laisse personne indifférent tant elle fait de sa fragilité un

On se laisse bercer par les lignes mélodiques surgies de l'eau.

atout. Matthieu Ferry a imaginé une scénographie et des lumières qui épousent à la perfection les mouvements des voix et des corps, propulsant le spectateur dans un ailleurs, dessinant une cartographie imaginaire des sentiments plus que séduisante. La direction d'acteurs ne cède en rien à la facilité, chacun restant sur le

fil d'une parole murmurée, retenue. Une seule réserve, la prestation du jeune marin (Nicolas Martel) qui, pour un peu, voudrait nous faire croire que nous sommes dans l'une de ces comédies musicales pour chanteurs et acteurs gueulards et qui dénote outrageusement avec l'ensemble de la distribution.

Ce qui est magnifique chez Ibsen, c'est la capacité de ses personnages à parler vrai, à refuser les mensonges et les compromis. Nous ne sommes pas dans le grand déballeage ni la foire fouille des sentiments mais dans le questionnement de la nature même de ces sentiments. Une espèce de droiture étonnante qui dit les maux sans violence, qui avance sans faux-semblants. Et la modernité d'Ibsen n'en est que plus éclatante: le combat de son héroïne consiste à gagner sa liberté. Une liberté nécessaire pour, alors, choisir: rester ou partir, rejoindre son ancien amant ou retrouver son mari. La Nora de *la Maison de poupée* choisit de partir; son Ellida, ici, choisit de rester. Mais en toute conscience. Et cette fin, qui pourrait être contestée à maints égards, est tout simplement magnifique, hissant le personnage au rang d'héroïne des tragédies grecques.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 17 mars aux Bouffes du Nord, puis en tournée, le 20 mars à Conflans-Sainte-Honorine, le 22 mars à Dinan, le 24 mars à Draguignan, le 26 mars à Istres, le 28 mars à Bourgoin-Jallieu et le 30 mars à Chelles.



La Dame de la mer, d'Henrik Ibsen, mise en scène de Claude Baqué avec Camille et Nicolas Martel.